

# UNE HIRONDELLE EN AUTOMNE

de Jean-Pierre DURU

## ACTE I

### SCÈNE I

#### *La DIVA et ISABELLE*

*(La diva est assise au piano et joue une mélodie. Elle s'arrête et se lève)*

**DIVA** : Encore bleu ce ciel. Ce long linceul sans nuages. Il finira bien par m'étouffer.

*(Entrée d'Isabelle, l'infirmière, avec une seringue )*

**DIVA** : Ah voici l'heure de ma piqûre ! Ma piqûre... de rappel à la vie.

**ISABELLE** : *(ironique)* Je vois que ce matin votre optimisme se porte à merveille.

**DIVA** : Quelle chaleur suffocante aujourd'hui, une vraie fournaise. On dirait que les entrailles du diable sont exposées au grand jour. Et j'étouffe sous le regard de cet affreux soleil qui nous surveille de son œil flamboyant.

**ISABELLE** : Vous me disiez pourtant que vous aimiez que votre corps brûle à ses rayons afin de « renaître » à la vie.

**DIVA** : Lorsque j'étais jeune... Le hâle convenait à mon teint, je ne craignais pas les projecteurs de Phébus. Le sable était doux sous mes pas. Aujourd'hui je suis obligée d'envelopper mon corps fatigué de chiffons bleu azur telle une momie, car la moindre lueur souligne les traces de mon âge et je me brûle les pieds sur le sable. *(Un temps)* Alors, dites-moi, comment se porte-t-il aujourd'hui ?

**ISABELLE** : Qui ?

**DIVA:** « Qui ? » Ne faites pas l'innocente, vous savez fort bien que je parle de *lui*

**ISABELLE :** Du naufragé ?

**DIVA :** Evidemment **du naufragé**. Un pirate qui est venu voler notre quiétude et violer notre solitude dans cette île. Avant lui, nous n'attendions rien d'autre que des couchers de soleil pathétiques et ces longues soirées où, à la lueur des candélabres, nous tentions d'oublier qu'il faudrait affronter le lendemain la lumière décapante de la vie. Lui, a vu notre détresse. Je ne sais pas pourquoi, mais cela me fait peur.

**ISABELLE :** Peur. Mais, de quoi donc ?

**DIVA :** Tout était bien installé, le décor était planté, nous avions pris notre rythme de croisière dans cette nef ensablée en apprenant à nous satisfaire tant bien que mal les uns des autres. Et tout à coup il est venu.

**ISABELLE :** Personne ne pouvait prévoir qu'un esquif échouerait ici.

**DIVA :** (*affirmative*) Si, c'était prévisible. Au théâtre on appelle ça : le deus ex machina. Le pouce de Dieu va écraser une fourmi sur la scène du monde...au hasard...pour le plaisir. C'est le grain de sable du destin qui vient gripper les engrenages du ronronnement de la vie quotidienne... (*Un temps*) pourvu qu'il n'y ait pas trop de casse...

**ISABELLE :** La vie n'est pas le théâtre. Vous et Gilles, vous ne pouvez pas vous empêcher d'y faire constamment référence.

**DIVA :** C'est l'atavisme, ma chère enfant. Nous ne pouvons regarder ce bas monde qu'au travers des lunettes déformantes de notre métier. Que pensez-vous de lui ?

**ISABELLE :** De Gilles ?

**DIVA :** Mais non, je ne parle pas de Gilles. Cependant, je vous ai déjà prévenus, méfiez-vous de ces vieilles bêtes de scène blessées. Elles sont féroces. Elles s'abreuvent de vos regards enamorés, elles déchiquettent délicatement votre tendresse, se repaissent de vos espoirs et vous abandonnent, une fois repues, pour un nouveau caprice de cabotin. Ils trouvent toujours une pirouette pour réussir leur sortie de votre vie qu'ils ont préparée de longue date : une robe qui n'est plus à leur goût, une vulgarité apparue au coin de vos lèvres, une ride près de vos yeux, un rendez-vous où vous êtes arrivé hors de leur patience. Un mot leur suffit, un geste vous dénonce... et ils vous quittent. Cependant, grands seigneurs ils se permettent une larme d'adieu dans un écrin et quelques paroles de réconfort ayant servi si souvent lors de ruptures dans des hôtels crasseux. Et satisfaits de leur coup...de théâtre, ils retournent se vautrer dans leur antre en se vantant de leur réussite sentimentale. Ils classeront méticuleusement cette dernière aventure amoureuse dans un album en peau de chagrin où ils choisiront les meilleurs moments pour illustrer plus tard leurs mémoires de Don Juan.

**ISABELLE** : Gilles n'est pas de ceux là...

**DIVA** : C'est une bête de théâtre fatiguée et humiliée. Ses griffes sont plus acérées qu'il ne veut bien le laisser croire. Il aime la chair fraîche qui, espère-t-il, lui rendra sa jeunesse.

**ISABELLE** : Vous êtes injuste avec lui.

**DIVA** : Je vous aurai prévenue. Mais je voulais parler de ce jeune Moïse sauvé des eaux miraculeusement.

**ISABELLE** : Le docteur dit qu'aucune partie vitale n'a été touchée dans l'accident, par contre il semble n'avoir gardé aucun souvenir de son passé. Il s'agit d'une amnésie rétrograde selon le docteur Favier. Pensez-vous que l'on puisse réellement oublier son passé ?

**DIVA** : Réellement ? (*elle sourit*) Que vient donc faire la réalité dans tout cela ? On peut choisir d'oublier parce que c'est plus commode. On redevient lisse, virginal. Mais le passé sourd toujours imperceptiblement. Les images que l'on a voulu enfouir émergent au fur et à mesure et commencent à ruisseler doucement en longues rigoles jusqu'à ce qu'elles affluent vers le long fleuve de votre existence. Vous êtes alors sali d'immondices, des souvenirs nauséabonds viennent vous mettre le cœur au bord des lèvres, des cadavres oubliés remontent à la surface, le fleuve tranquille n'est plus qu'un canal de déjection.

**ISABELLE** : Vous dramatisez tout. Le passé c'est aussi des instants chaleureux, des rencontres heureuses, des joies partagées.

**LA DIVA** : Ah, oui ? ...Mais peut-être que Moïse veut nous cacher son identité ?

**ISABELLE** : Il n'avait pas de pièces d'identité sur lui et les pêcheurs n'ont retrouvé aucune trace de son embarcation. Mais chacun sait qu'il se prénomme Pierre : il portait sur lui une gourmette où son prénom était gravé et il parle notre langue. Nous devons l'aider à retrouver son identité.

**LA DIVA** : Il arrive donc au monde vierge de tout péché. Cette innocence m'inquiète. Il paraît à nous tel l'Ange...exterminateur. (*Un temps*) Il vous plaît ?

**ISABELLE** : Comment cela ?

**LA DIVA** : Oh, cessez de faire la mijaurée. C'est un beau garçon, n'est-ce pas ?

**ISABELLE** : (*troublée*) Oui, bien sûr...

**LA DIVA** : Ah, enfin ! Et comprenez-vous ce que cela signifie pour moi ?

**ISABELLE** : (*hésitant*) Heu, non.

**LA DIVA** : J'ai compris combien j'étais...vieilles...(*se reprenant*) hors du temps.

**ISABELLE** : Cessez à votre tour, Madame, de jouer les coquettes. Vous êtes belle, vous le savez. Faut-il que vous ayez peur à ce point de vous-

même, vous, les gens du spectacle, pour être ainsi à tourner autour des miroirs à la recherche de l'image de vous-même qui vous enchantera le plus et qui envoûtera votre public.

**LA DIVA** : Mais vient un jour où l'on n'ose plus se regarder en face. Les rides s'enlisent dans les reflets du miroir déformant (*Un temps*) La vie bientôt, s'échappera de moi.

**ISABELLE** : (*S'énervant progressivement*) Allons, vous savez que vous êtes guérie. D'ailleurs qui ne souhaiterait être soigné par le docteur Favier dans ce site merveilleux, dans une clinique pour des patients dorlotés, chouchoutés, mais qui néanmoins versent une larme chaque matin sur leur gloire passée. Méfiez-vous, Madame, votre rimmel risque de couler. C'est le seul accident d'importance qui puisse vous arriver aujourd'hui.

(*Elle sort*)

## SCÈNE II

**LA DIVA** seule

**LA DIVA** : (*appelant vers la coulisse*) Isabelle ! Isabelle ! Ah, l'effrontée ! Guérie ? Mais guérie de quoi, grand Dieu ? Guérie du temps qui me ronge chaque jour ? Guérie de la mort qui m'attend en coulisses. Oui, je vis. Je m'affiche encore complète devant le ciel, mais je n'ai plus de public à attendre. J'ai tout réservé pour l'éternité... personne ne viendra plus m'écouter. Les matinées sont mornes au bord de la mer et les soirées pleines de souvenirs. On m'a oublié. Ah, si je pouvais oublier, moi aussi, comme ce jeune Ulysse sortant des vagues souillé du seul limon des mers. Oublier... Mais quand j'écoute le ressac de la mer le passé reflue dans ma mémoire opiniâtre.

Les corbeilles de fleurs, les gardénias surtout que me faisaient parvenir les admirateurs, les applaudissements, les vivats, les rappels devant le rideau rouge...seule...et devant moi le précipice de la salle debout (*Un temps*)...Et toi, mon petit, mon amour, toi aussi, tu es seul. Où es-tu maintenant ? Ossements dans la tourbe. Ton regard si doux...n'est plus que deux orbites vides. Pourquoi les hommes ont-ils de ces envies soudaines de chair fraîche ? Ils trouvent toujours des raisons économiques, politiques, religieuses, raciales pour justifier leur besoin de sang, leur besoin de reconnaissance de leur virilité par le meurtre et par le viol. Toutes les nuits je suis réveillée par le cri de mon petit qui m'appelle : « Maman, viens vite, j'ai froid ! » Et moi je n'ai pas le courage d'aller le rejoindre. Je reste à crever de chaleur sous ce soleil de plomb.

Et ce jeune homme, enfant perdu de la mer, me rappelle tout à la fois ces hommes que j'ai aimés de toute mon âme, alors qu'ils ne souhaitaient qu'une aventure passagère pour leur propre gloire, et ...toi, mon enfant chéri.

Je ne suis plus qu'une femme vieillissante n'ayant plus le souffle ni d'appeler l'amour, ni d'appeler la mort.

Je me prépare à être inhumée dans un sarcophage en bois de cyprès dont le parfum tentera de dissiper l'odeur de pourriture émanant de mon être. Le soleil me frappera d'un coup. Je serai parée de lourds costumes damassés d'or et je sombrerai immense sur mes cothurnes dans un dernier vomissement de Verdi. Le feu des sunlights me suivra donc jusque dans la nuit...Je souhaiterais que mon catafalque soit enseveli au sein d'un mausolée gigantesque afin d'y cacher sous le luxe la misère de mon âme.

*(Pendant la dernière réplique, on entend le lamento d'un opéra)*

## NOIR

### SCÈNE III

#### GILLES et LE DOCTEUR

**GILLES** : Quel bel automne, docteur, les dieux sont avec nous. Dès le crépuscule, ils embrasent le ciel de tous leurs feux et nous font baisser l'échine devant leur splendeur.

Cette île leur est dévouée. A cette époque de l'année ils délaissent les brumes du Nord pour venir briller ici de toute leur magnificence. Ils ont élu domicile auprès de leur piscine méditerranéenne et ont désigné ce peuple pour qu'il soit leur esclave et leur représentant terrestre. Ici, les bergers deviennent musiciens, prophètes ou prêtres, ils écoutent dans le silence des collines, le message divin en guidant leurs troupeaux.

Les pêcheurs deviennent marins, conquérants ou missionnaires naviguant toujours plus loin vers l'horizon de leurs rêves.

Les vigneron creusent le sillon de l'ivresse, de leur sueur et de leur sang, et aux Bacchanales leur piquette devient nectar.

Les chasseurs...

**LE DOCTEUR** : *(l'interrompant)* Resteront toujours chasseurs, des chasseurs d'hommes que l'on qualifie de « généraux »...

**GILLES** : Les Dieux n'ont jamais voulu la mort, puisqu'ils baignent dans la suave éternité. Il est vrai que parfois après un banquet trop bien arrosé, ils se querellent comme des portefaix à propos d'une pucelle ou

de quelques hectares de vigne et jouent aux dés notre destin sur fond de ciel limpide.

**DOC** : Et les hommes, au nom des Dieux, vont aller défendre ou violer la pucelle, protéger ou ravager le vignoble désiré. Et après s'être entre-tués proprement, les tripes au soleil, ils lèvent un poing vengeur vers les auteurs de leurs discordes. (*Un temps*) Mais, fort heureusement, les disciples d'Esculape arrivent, mais un peu tard, dans les ambulances de la Croix Rouge pour constater les dégâts de la folie humaine. Vos soi-disant protégés des Dieux ont le crâne défoncé, les guides de la race élue ont perdu la vue, les fous de Dieu sont manchots et les messagers divins culs de jatte. On répare les morceaux à coups de hache.

C'est toujours au nom des Dieux que vos prêtres ont béni les canons, harangué les fidèles pour qu'ils massacrent et pillent. Les devins ne se trompent jamais dans leurs oracles : ils prédisent toujours la mort. Car en fouillant dans les viscères des animaux sacrifiés, ils ne peuvent guère trouver de message de paix parmi tout ce sang.

Mais, dites-moi, les **artistes** sont-ils eux aussi marqués du sceau divin ?

**GILLES** : Mais voyons, docteur, ils sont bénis des dieux puisqu'ils sont leurs interprètes. La musique n'est ce point le souffle divin, l'architecture l'aune divine, la sculpture l'âme divine ciselée dans le marbre ?

**DOC** : Et le théâtre ?

**GILLES** : Ah, le théâtre ! C'est la célébration des amours éternelles entre les hommes et les dieux.

**DOC** : En fait les dieux nous donnent la parole pour mieux nous faire taire devant le grand mystère de leur inexistence.

**GILLES** : Vous n'êtes qu'un sale mécréant, Docteur ! Quel acharnement à vouloir tuer les dieux ! Ni dieu, ni maître, n'est ce pas ? Vous et vos semblables, les esprits forts, vous vous bouchez les oreilles en refusant d'écouter la parole divine.

**DOC** : Nous avons trop longtemps attendu de leur part un message de paix. Et qu'avons nous vu ? Les pasteurs ont mené leurs troupeaux vers l'abîme et les ont sacrifiés sur l'autel de la raison d'Etat.

**GILLES** : Vous ne voulez pas écouter, Doc. Je vous dis que c'est ici que la parole originelle descend sur nous. Tenez, c'est ici que le feu du soleil a délié ma langue comme celle des apôtres à la Pentecôte. Jusqu'alors je ne pouvais m'exprimer que sous la férule d'un auteur. Eh bien, désormais, j'apostrophe le ciel librement. Oui, je suis le fou des dieux dont vous ironisez. Je fais des cabrioles à leurs pieds, coiffé du bonnet à clochettes en agitant ma marotte afin qu'ils daignent baisser les yeux vers moi. Je ne serai ni Prométhée, ni Jésus de Nazareth - je n'ai pas l'âme d'un martyr - je ne veux être que leur jouet et leur interprète. Moi qui ai recherché longtemps la sérénité, Docteur, je crois l'avoir trouvée ici. Je tiens à m'enraciner dans le roc.

**DOC** : Il est vrai que la guerre, vous, vous ne l'avez connue qu'au travers de vos prises de risques sur la scène du théâtre aux armées. Comme vous devez dû avoir la trouille au ventre avant d'entrer en scène.

**GILLES** : Et alors ? Chacun faisait son métier, moi on me demandait de divertir les troupes avant qu'elles aillent à la boucherie et vous ensuite vous deviez réparer les dégâts. On en a déjà parlé des centaines de fois...Décidément vous le faites exprès. Au moment où je souhaite communier avec cette terre virginale, écouter le moindre zéphire venant du firmament, percevoir le moindre appel de nos géniteurs vous venez perturber ma quête de béatitude.

**DOC** : Excusez-moi, Gilles. Mais cette guerre m'a meurtri comme tous ceux de ma génération, vous le savez bien. J'y reviens encore et toujours. Et vos dieux, pour moi sont bien morts. Ils n'ont pas levé le petit doigt pour arrêter ce massacre.

Avec leurs petits cerveaux les homo-sapiens ont cru qu'ils défendaient des principes essentiels avant de finir par pourrir dans un charnier. Les enfants sages ont écouté la parole divine que soufflaient dans leurs oreilles les autorités religieuses. Ils leur disaient : « Allons petits enfants sages, allez jouer avec les allumettes, les cartouches et les bombes. C'est au nom de Dieu, au nom de la patrie et au nom des intérêts financiers des sociétés d'armement que nous vous le disons Et par votre sacrifice vous retournerez auprès du Père éternel dans les siècles des siècles ... »

Les enfants sages se sont retrouvés gazés, mitraillés, déchiquetés, les yeux grands ouverts vers le ciel et tout étonnés de ne pas être emportés dans les nuages par une escouade d'angelots joufflus soufflant dans leurs trompettes. Remarquez, ils ont eu droit à la sonnerie aux morts, à une bénédiction post mortem et leurs veuves ont apprécié, comme il se doit, la médaille de guerre qu'on leur a remise dans un bel écrin.

*(récitant) Heureux ceux qui sont morts pour une juste guerre  
Heureux les épis d'or et les blés moissonnés*

Ainsi chantait, avant le massacre, le poète grisé par son ivresse patriotique et sa foi. Il fut l'un des premiers à tomber, face contre terre, une balle en plein front.

**GILLES** : Allons docteur, calmez-vous. Vous savez bien que rouvrir constamment cette plaie ne nous apporte que souffrance. *(Un temps)* Et si nous parlions plutôt de votre nouveau patient qui suscite tant notre curiosité. Bien que vous soyez incrédule, je persiste à penser que cette terre est sous la protection divine. Je suis sûr que ce sont eux qui ont envoyé parmi nous ce messenger. C'est Hermès, le charmeur, le dieu des commerçants...mais aussi celui des voleurs...de cœur.

**DOC** : En tous cas le messager n'a rien d'un ange asexué. Il est en pleine forme physique. A le voir se déplacer, je dirai que ce garçon a fréquenté les ports, il chaloupe comme un marin et il me rappelle les gabiers que j'ai rencontrés autrefois à Marseille.

**GILLES** : Un marin naufragé ! Quoi de plus normal ! Mais ne croyez-vous pas qu'il est en train de nous jouer la comédie du bel indifférent et qu'il profite de son amnésie pour nous cacher son passé ?

**DOC** : S'il dissimule, vous pourrez le savoir mieux que moi. Le mensonge n'est ce pas votre fond de commerce ? Le mensonge... divin, bien entendu. (*Il se dirige vers le piano*) Quant à moi, pauvre rationaliste terrien, je ne peux guère avancer de diagnostic précis quant à cette amnésie. (*Il commence à jouer du Satie au piano*)

**GILLES** : (*Se servant un verre d'alcool au bar*) A chacun son refuge ! Moi, je me réfugie bien derrière l'écriture depuis quelque temps, depuis que les dieux m'ont délivré de mon bégaiement de comédien. Voyez-vous, Doc, j'ai toujours dû avancer à tâtons, flambeau à la main, dans le labyrinthe des textes des auteurs en faisant étinceler certaines de leurs répliques, en enluminant certains de leurs mots, en éclairant d'une lumière nouvelle leur prose éteinte. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un jour la bête de théâtre, abandonnée et laissée à elle-même, telle une taupe aveugle et sans guide, se mette à fouiner partout pour retrouver la formule magique lui permettant de pénétrer dans la caverne d'Ali Baba. Ah, j'espère que la mort daignera retenir son souffle encore quelques instants... car montent en moi des désirs fous d'être mon propre auteur.

De plus en plus les mots se mettent à bourdonner dans mon crâne comme des abeilles. J'essaie de les rassembler entre les rayons du papier pour que ma récolte soit bonne... mais je me retrouve souvent avec leur miel collant à mes grosses pattes sans que je puisse m'en délecter. Mais j'y arriverai, Doc, ça finira par couler comme du brandy. Comme dirait le poète : « Il faut toujours être ivre de vin, de poésie ou de vertu... à votre guise. » A la vôtre !

**DOC** : ( pensif) « Toujours être ivre... » Là bas les hommes s'enivraient sauvagement pour oublier la grande foire aux bêtes égorgées, décervelées, démembrées.

Et vos poètes, saouls comme des bourriques, portaient des libations à vos dieux, ils chantaient les victoires remportées sur le front en sablant le champagne, ils louaient les abrutis galonnés allant jusqu'à les comparer aux princes de l'Illiade, nos grands Saigneurs de vies humaines.



Les poètes, Gilles, ne sont pas innocents, ils portent sur leurs mains, l'encre de leur temps, ils essaient tant bien que mal de les laver à l'eau virginale de la littérature, mais l'histoire laisse des traces indélébiles.

**GILLES** : Décidément, même le cognac ne réussit pas à vous rendre cordial aujourd'hui, vous allez me fichier la poisse, alors que j'étais si euphorique. Je préfère me retirer sur la pointe de mes cothurnes pour aller retrouver le souffle de ma vie, mon hirondelle qui me protège de son aile... mon Isabelle.

**DOC** : N'allez pas encore perturber son travail d'infirmière.

**GILLES** : Mais, j'ai besoin d'être soigné. Et quelle n'est pas ma chance d'être soigné par la plus adorable hirondelle que l'automne nous ait accordée. Savez-vous, Doc, que, moi, qui ai roulé ma bosse de tréteaux en tréteaux, qui ai fait de la haute voltige de passion en passion et de la corde raide au dessus de la cage aux lions où vous attendent les critiques, les envieux, les directeurs de théâtre. Moi, donc, j'ai envie aujourd'hui de me prendre une petite parcelle d'éternité...comme eux là-haut. Et... (*changeant de ton et devenant sérieux*) M'accorderez-vous encore quelques secondes de souffle, Doc ?

**DOC** : Allons, vous exagérez tout le temps.

**GILLES** : **Tout** le temps ! Comme vous y allez ! Non, juste ce qu'il faut pour un brin de ...Oh, le joli mot qui est en train de gargouiller dans ma gorge, il me met en appétit, je vais le saliver et l'émettre doucement...un petit brin de ...bonheur. Doc, nous ferons la fête et cela d'ici peu. Et ce ne sera pas encore pour mes obsèques... tout au moins je l'espère. Je retourne me battre au front des lignes barbelées de l'écriture. Je vais écrire une ode au bonheur... à l'amour... à ...Isabelle, tout simplement. (*Gilles sort*)

**Si vous voulez connaître la suite de cette pièce écrivez-moi à :**  
[jpduru@club-internet.fr](mailto:jpduru@club-internet.fr)